PREUVES ÉVIDENTES DES TRAHISONS DE L'ETAT-MAJOR,

Licencié par un Decret de l'Assemblée Nationale le 2 Juillet 1792.

Coupable au premier chef du crime de Lèze-Nation ; & Fidélité héroïque des Sections & des Soldats Patriotes.

Par des Citoyens des Fauxbourgs.

A PARIS,

De l'Imprimerie de la veuve Moyse, rue des Lavandieres, N°. 100.

1792.

M+W 14367

THE NEWBERRY LIBRARY
CHICAGO

PREUVES ÉVIDENTES
DES TRAHISONS
DE L'ÉTAT-MAJOR,

Coupable au premier chef du crime de Lèze-Nation ; & Fidélité héroïque des Sections & des Soldats Patriotes.

Par des Citoyens des Fauxbourgs.

Le premier qui fut Roi, fut un Soldat heureux ;
Qui sert bien son Pays, n'a pas besoin d'aïeux.

Voltaire.

Tremblez, vils suppôts, bas agens du despotisme, tremblez, ignobles espions, mouchards décorés de l'état-major ! Vos attentats contre la patrie, vos bassesses et vos forfaits nous sont connus. Vos projets désastreux et téméraires vous ont rendus pour jamais les opprobres et les fléaux de la nation Française. Adulateurs abjects & sanguinaires vous touchez à l'instant de recevoir la juste récompense de vos affreux complots. Vos précautions sont inutiles ; vos

pièges n'atteſtent plus que vos cruautés & vos folies.

Flatteurs aveugles et ambitieux, vous n'allez recueillir, pour prix de votre audace & de vos travaux qu'une mort ignominieuſe ; & tous ceux de vos confédérés contre notre liberté qui échapperont au tonnerre de la nation armée, n'éviteront point l'infamie du ſupplice.

Oui, vous périrez tous ſous les coups de notre vengeance légitime. Les militaires intrépides que vous croyez commander, n'attendent que le ſignal de la patrie outragée & trahie pour vous poignarder.

Vos croix militaires, vos brevets que vous avez achettés à force d'infamies, vos penſions aux dépens d'un peuple indigent par vos concuſſions & vos rapines, ne feront qu'animer notre indignation & notre courage.

Vous vous imaginez dans vos illuſions, dans vos eſpérances chimériques tromper notre fidélité patriotique, nous amuſer encore par vos promeſſes perfides.

Déſabuſez-vous, infames perſécuteurs de notre liberté. Tous les Français veillent, & vous n'allez offrir à l'europe effrayée, que les images hideuſes de vos cadavres enſanglantés.

Vous voulez, vous prétendez nous immoler ſous les coups de votre barbarie. Votre ambition eſt incommenſurable, votre avidité eſt ſans bornes ; vous n'êtes que des ſerviteurs abjects, rangés ſous les drapeaux altiers de la lâche ariſtocratie.

Vous croyez que nous avons fermé les yeux

ſur vos trames exécrables. Vous ne ſavez donc pas que les plus fermes appuis de la conſtitution, nos frères les plus fidèles ſont au milieu de vous, qu'ils aſſiſtent à vos délibérations les plus ſecrettes ; qu'ils nous rendent le détail le plus exact de vos projets monarchiques ; que vos noms ſont enregiſtrés dans les répertoires ſecrets de nos comités ; que vous êtes mis à l'*index* dans nos ſections ; que vos têtes ſont univerſellement miſes à prix, & que votre ſupplice eſt aſſuré.

Répondez, traîtres audacieux & téméraires ? Louis XVI & ſon Autrichienne vous arracheront-ils aux exploſions de notre colère & à la bravoure de nos armes ? Vous avez accaparé juſqu'à nos premiers alimens, juſqu'aux denrées les plus néceſſaires à notre exiſtence ; qu'avez-vous fait ? Vous ne ſentez donc pas que la force triomphe toujours de l'oppreſſion ? Votre or arrêtera-t-il notre courage ? Limitera-t-il les efforts de notre intrépidité ? Si vous avez entre vos mains tout le numéraire, nous avons de la poudre & du fer. Nos canons ſont braqués, nos glaives ſont ſuſpendus ſur vos têtes perfides.

Ne vous flattez point de pouvoir vous meſurer avec nous. Vous n'êtes que des lâches ; vous tremblez pour votre vie ; vous vous figurez jouir de vos richeſſes uſurpées ; vous eſpérez que les citoyens ariſtocrates opoſeront leur égide pour parer les coups que nous allons vous porter. Les malheureux ! ils ne ſont pas plus braves que vous, ils ont beaucoup à perdre.

Pour nous, qui n'avons plus rien, nous, que que vos exactions ont réduit au déſeſpoir; nous ne faiſons plus cas de la vie, nous ſommes conſolés des vaines terreurs de la mort; mais, avant de périr, nous ou nos enfans vous égorgerons & vous ferons avaler à longs traits le calice de la douleur & du déſeſpoir.

Apprenez que nous bravons vos coalitions et vos décrets. Le peuple eſt votre maître; il eſt le plus fort, il eſt innombrable, il eſt intrépide, vous le rendez cruel et vindicatif. Vous n'êtes qu'une poignée de mutins pour qui le ſupplice eſt réſervé.

Nous connoiſſons vos ruſes, nous n'ignorons pas vos intentions criminelles. Vous vous épuiſez en combinaiſons pour nous enlever nos armes, nos canons.

Arrivez poltrons, arrivez nous vous attendons. Vous ne voyez goutte en plein jour, & nous ſommes éclairés la nuit. Ne croyez pas vous ſouſtraire à la punition de vos crimes. Trop long-temps vous êtes reſtés impunis; il eſt un terme à la ſcélérateſſe, et le ciel vengeur va vous exterminer par nos bras nerveux.

Si les braves gardes françaiſes ne ſont point ſous leurs drapeaux glorieux, ils ſont avec nous et allument de leur courage notre patriotiſme déterminé. Ces braves militaires, qui ont avec nous renverſé les baſtions du deſpotiſme, qui ont, dans leur brûlante fidélité, immolé le traître *de Launay*, votre prédéceſſeur, dont vous ſuivez les traces, ſont pénétrés d'indi-

gnation : ils ne vous connoissent plus, & vous ferez leurs victimes.

Nous voyons que nous n'avons fait que la moitié de l'ouvrage. Nous avons écrasé la bastille, nous en avons frappé les fondemens pour construire sur ses ruines le trône de la liberté.

Il est tems que la raison, que l'équité reprennent leur empire, et nous mourrons, nous expirerons plutôt que d'abandonner nos droits et de gémir entre l'indigence et le mépris, quand nos yeux sont offusqués de l'éclat & du luxe de tant de coquins qui ont employés tous les ressorts de la malignité pour nous ruiner et nous affamer.

Il n'est plus possible aux honnêtes citoyens d'obtenir justice, le directoire du département est composé d'une multitude de brigands vendus à la cour & aux aristocrates, nos gardes nationales gémissent de voir à leur côtés & sous les mêmes drapeaux, des hommes de tout pays, introduits, reçus, enregistres, par l'ordre des commandans, gagistes rampans du comité des tuileries. Des traîtres émigrés y figurent avec audace. On y a admis des prêtres, des évêques réfractaires qui portent effrontément l'uniforme honorable de la nation, qu'ils voudroient égorger & qui séduisent à force d'or et d'argent, à force de promesses, les citoyens dont le patriotisme n'est pas épuré.

Le directoire du département s'oppose aux décrets de l'assemblée nationale. Il a osé faire une pétition & des prières au roi pour ar-

rêter l'effet de la sanction relativement à l'expulsion & aux peines décrétées contre les prêtres réfractaires. L'assemblé nationale l'a vu, en a été surprise, & n'a point anéanti ce corps gangrené.

Tous les comptables de la ville n'ont rendu & ne rendent aucun compte, le directoire n'en exige point, c'est même tacitement convenu entre ces deux corps administratifs.

Pourquoi ? On le sent, on le sait, c'est que le directoire qui a la grande main, a la plus grosse part au gâteau, & que s'il existoit des comptes fidèles, ces deux corporations ne recevroient que leur salaire. Ce qui n'entre point & ne peut entrer dans leurs ames crapuleuses & intéressées. (1)

Comment le peuple ne seroit-il pas affaissé sous le poids de l'indigence, on le dépouille de tous les côtés, on le presſure, on le met à contribution, on le vole, pour enrichir une foule de gredins, de dilapidateurs, qui toujours attachés à l'ancien régime dont ils perpétuoient les infamies, comme membres affiliés, n'ont point changé de sentimens, & continuent leurs rapines sous une autre dénomination ; mais le mot n'est rien, la chose est tout.

---

(1) Je parlerai quelques jour des horreurs que les administrateurs des subsistances se permettent. Cet article important mérite bien d'être détaillé. Le lecteur frémira des abominations qui se commettent.

Et en effet, par qui ſont occupées toutes les différentes places du directoire, de la municipalité & des tribunaux de Paris? Par des ariſtocrates enragés, par des avocats, des procureurs, des greffiers, des huiſſiers même, des commis, des marchands, des eſcrocs, des intriguans, tous gens avides de fortunes immenſes, & qui aimeroient mieux aller à l'échafaut que de reſtituer.

Puiſque l'on a changé le code & la forme, il falloit donc écarter les fripons de l'ancien ſyſtême, pour n'admettre que des hommes nouveaux, qui euſſent ſans doute été moins ſuſpects, quoiqu'on ne manquât point de ſujets amis de la nouvelle conſtitution, & capables de gérer, on a fait tout le contraire. Certes on ne pouvoit s'y prendre mieux pour opérer le plus grand mal.

Il eſt donc de toute néceſſité de chaſſer ces intrus, & de les remplacer par des hommes modernes, & dont l'intégrité patriotique ſoit reconnue.

Je ſuis certain qu'à l'exception d'un *Petion*, d'un *Manuel*, d'un *Danton*, & de quelques autres, en très-petit nombre, tous les membres du directoire & de la municipalité de Paris, ſont les ennemis forcenés, les ennemis implacables de notre liberté, de notre bonheur, & entretiennent des correſpondances ſuivies avec les miniſtres monarchiens.

L'on doute aujourd'hui des intelligences du directoire du département de Paris avec le fourbe Lafayette. La derniere lettre de ce

général lue à l'assemblée nationale n'en est-elle pas une preuve complette ?

Robespierre, *l'Aristide* de ce siècle avoit été promu à la place d'accusateur pubic, il a tant été contrarié dans son ministère, qu'il a pris le parti d'abdiquer ses fonctions, par la seule raison que sa probité, son civisme, sa fermeté déplaisoient à la cour qui le déteste, & que toujours arrêté par le tribunal, il ne pouvoit opérer le bien, par la conséquence qu'un homme ne peut sympathiser avec des scélérats qui ont toujours des volontés différentes & d'autres intérêts.

Tout Paris admire la sagacité & le patriotisme de *Petion*, dont la douceur & la fermeté égalent l'équité. Comment est-il reçu chez le roi ? Comment est-il traité par les traîtres de l'assemblée nationale ? N'a-t-il pas dernièrement été insulté, outragé par l'état-major & les soldats nationaux qui se trouvoient aux Tuileries ? N'a-t-il pas même été menacé de la lanterne par une foule de coquins décorés & stipendiés ? Son acolyte, *Sergent*, qui l'accompagnoit, n'a-t-il point été appréhendé au corps par un grenadier, qui vouloit lui arracher l'écharpe nationale ? Ces deux respectables magistrats ne se sont-ils pas cru fort heureux de se sauver rapidement du château des Tuileries, au milieu des huées & des menaces pour conserver leur vie ? Le roi n'a-t-il pas osé lui-même avec son ton rauque & grossier, dire au respectable Pethion les choses les plus dures, & lui adresser les reproches les moins mérités ?

D'où proviennent des injustices si criantes? Des mauvais conseils dont sa femme & les aristocrates alimentent sa perverse stupidité? Des officiers, des soldats se feroient-ils permis d'insulter, de maltraiter un maire-de-ville & son adjoint, s'ils n'y eussent pas été autorisés?

Je laisse au lecteur impartial à juger cette question. Quand Louis XVI a été ramené dans cette capitale avec Antoinette & sa famille, après s'être évadé, la nation Française s'est contentée de lui faire des reproches; elle ne l'a point molesté, au contraire elle lui a pardonné sa fuite & sa perfidie. Dans un autre pays, & surtout en Angleterre, il eût été décapité. Criminel de haute trahison envers la France entière, il méritoit le supplice. L'assemblée constituante a pris un autre parti; & pour lui apprendre à se répentir de son crime, elle lui a rendu ses grandeurs, ses titres & ses honneurs. Grande leçon pour un prince qui auroit eu de l'ame, & qui auroit senti le prix d'un attachement si pur, si constant à un monarque ingrat! Ce roi, après un pardon si généreux, est-il rentré en lui-même?

Non: il n'a redoublé que de politique & de fausseté. Que de perfides promesses n'a-t-il pas faites, prononcées & imprimées? Jamais ce monarque n'a connu la sincérité ni aimé les honnêtes gens. Jamais il n'a favorisé que des scélérats, des putains; si par hasard il s'est mépris dans le choix de quelques ministres, qu'il s'en soit rencontré d'intègres & de sagaces, il les a bientôt renvoyés.

Que signifie la sotte proclamation qu'il a fait placarder ces jours derniers? Y a-t-il rien de si méchant & de si ridicule? On voit clairement qu'il n'est environné que de gens stupides & sans prudence. Ils font dire & répéter à leur maître mille bêtises tous les jours, & lui font accroire qu'il est en état de renverser ce qui est fait, de tout rétablir, & qu'il a des forces pour s'opposer à la volonté, à la valeur d'une grande & généreuse nation qui ne lui demande que ce qui est juste.

Dans quelle erreur cet aveugle roi est plongé! Hélas! il faut bientôt l'éclairer à ses dépens & aux dépens de ses lâches serviteurs, qui seroient les premiers à l'abandonner, pour échapper à la fureur d'un peuple à qui le désespoir va mettre les armes à la main.

Les Parisiens ne craignent point la proclamation de la Loi Martiale. Trop tôt pour les aristocrates, ils arboreront le drapeau rouge. Ce sont eux qui foudroyeront, qui balayeront leurs oppresseurs. Quand un peuple-roi se nomme des chefs pour lui rendre justice, pour veiller à sa tranquillité, à son bonheur, & que ses mandataires trahissent sa confiance, il lui reste deux partis à prendre: ou de chasser ses chargés de pouvoir, de les punir, ou de les forcer à remplir leur devoir & leur mission. Il n'y a pas de milieu ni d'alternative. Ce moment, cet événement est prochain, parce qu'il est commandé par la nécessité, la droiture & la raison.

Dira-t-on que la coalition combinée des

citoyens aristocrates, des épauletiers rassemblés aux Tuilleries parviendra à sapper les fondemens de notre liberté, & écrasera la masse énorme d'un peuple immense qui chaque jour se reproduit ; ce seroit déraisonner. J'aimerois autant qu'on me soutînt qu'il est possible de contenir la fureur de flots de l'Océan, que de calmer un empire.

Je conviens qu'avec les ressources de la ruse & de la surprise les ennemis du patriotisme pourroient dans un choc imprévu, une attaque inattendue massacrer de braves citoyens. Mais à quoi aboutiroient ces succès éphemères, cette victoire instantannée ? Quelles en seroient les suites ? Les vainqueurs se mettroient la corde au col. Il n'en échapperoit pas un seul. L'énergie de la nation enragée se développeroit, se réveilleroit. Le fils irrité de l'assassinat de son père ou de son frère, dans les explosions de sa rage, en tireroit une vengeance terrible. Rien n'arrêteroit son courage & son indignation. Semblable à un torrent débordé qui ravage les campagnes, entraîne les chaumières du cultivateur, & détruit les fruits de ses travaux & de ses sueurs, en lui faisant perdre l'espérance des moissons, le peuple Français devenu sanguinaire & barbare, immoleroit sans pitié les perfides qui auroient provoqué sa fureur.

Il y a, me dit-on, des traîtres dans les gardes nationaux, qui, dans une affaire assassineroient leurs camarades, & favoriseroient les partisans du roi & de l'ancien régime,

Cela pourroit arriver, & même arrivera, mais cet artifice ne pourroit rien opérer. J'aimerois encore autant qu'on me dit que dans une bataille il ne faut point employer le service d'un déserteur, parce que nécessairement il n'a point, en quittant ses drapeaux, perdu l'amour inné de son pays & de ses compatriotes, & qu'il n'a aucun motif pour aimer une nation étrangère. Je conviens de cette vérité, tout le monde en conviendra; mais tout le monde sait aussi la maniere dont on s'y prend pour tirer parti des déserteurs, qu'on force à se battre contre leurs freres. On sait qu'ils seroient eux-mêmes les victimes de leur trahison. D'ailleurs on se méfie toujours d'eux; & les soldats de mauvaise foi qui sont dans nos bataillons sont suspectés; ils croyent avec le secours d'un extérieur patriote, d'un uniforme national, tromper notre vigilance, & c'est en cela qu'ils se trompent grossièrement eux-mêmes.

Un espion, un mouchard peuvent être plus dangereux par leurs observations & leurs rapports; mais quand on est armé, à côté d'un compagnon armé, on est forcé malgré soi de faire son devoir; on est infailliblement puni sur le champ de sa scélératesse.

On n'ignore pas tous les manéges de Lafayette; sa conduite n'est plus mystétieuse. Cet Auvergnat rusé est un coquin raffiné qu'on a pénétré.

On n'avoit pas besoin de sa lettre pour le connoître. On a beau être politique & faux, il est impossible que son cœur ne soit point

pénétré quand il eſt obſervé, ſuivi d'un grand nombre d'hommes ruſés. Il n'en faut qu'un pour le démaſquer, Alors il eſt perdu ſans retour.

Je viens de lire, avec admiration, le ſixième numéro du journal de l'incorruptible Robespierre, j'ai retrouvé dans ſon ouvrage toutes mes idées. J'ai remarqué que ce grand patriote, digne de la reconnoiſſance éternelle des Français, avoit bien vu, bien jugé Lafayette. Quelle obligation n'avons-nous pas à un citoyen ſi ferme, ſi vertueux, ſi fidèle ſi clairvoyant!

Oh! grand homme, que les cardinaux de *Rechelieu*, de *Mazarin* me paroiſſent petits près de toi! quand le *Czar*, en admirant le magnifique mausolée de *Richelieu*, placé dans le chœur de l'égliſe de la *Sorbonne*, s'écria, dans les transports de ſon admiration : *Oh! Richelieu! Oh! grand homme! que ne vis-tu aujourd'hui? je te donnerois la moitié de mon empire, pour m'apprendre à gouverner l'autre.*

Cet empereur parloit comme un deſpote, qui vouloit dominer et écraſer ſon peuple ſous un joug de fer. Mais que diront un jour nos neveux, en aprenant ce que Robespierre a fait pour leurs pères? leur hommage ſera plus juſte & profondement ſenti.

Pour moi, qui ai ſuivi cet immortel légiſlateur, je lui voue dès aujourd'hui les ſentimens de ma vénération ſincère.

Lafayette n'eſt qu'un jeune homme ambitieux, qui parle en maître, à préſent, parce

qu'il a le mot du roi & de sa femme ; mais il se perd, il est perdu, & quand bien même il réussiroit à se faire nommer dictateur, & à tourner les forces qu'il commande contre son pays, il n'en seroit pas moins égorgé. Ses efforts deviendroient nuls, & apprendroient à ceux qui seroient tentés de l'imiter, que les traîtres sont punis tôt ou tard.

Il n'en est pas moins vrai, d'assurer que les Parisiens ont fait la sottise la plus grossière, ont commis la faute la plus imprudente en le nommant leur général. En changeant de régime, en chassant les tyrans & la noblesse, il étoit stupide, il étoit impardonnable de se choisir un noble pour commander notre milice.

Il n'y a pas de réplique à me faire sur mon observation. N'avions-nous pas parmi nous des hommes capables de nous conduire & de nous discipliner ? mais Lafayette périra, détesté, abhoré des deux partis. Il n'a pas lu ou il n'a pas senti ce beau vers de *Voltaire*, dans son admirable, sa philosophique tragédie de *Mahomet*.

Mon empire est détruit, si l'homme est reconnu.

Lafayette est reconnu ; lecteurs, jugez du sort qui lui est réservé.

FIN.